



Émeline Marquis et Alain Billault (dir.)

Mixis

Le mélange des genres chez Lucien de Samosate

Demopolis

5. Les deux *Phalaris* de Lucien

L'hybridité au service de la satire

Émeline Marquis

DOI : 10.4000/books.demopolis.2182

Éditeur : Demopolis

Lieu d'édition : Demopolis

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 1 octobre 2020

Collection : Quaero

ISBN électronique : 9782354571535



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MARQUIS, Émeline. 5. *Les deux Phalaris de Lucien : L'hybridité au service de la satire* In : *Mixis : Le mélange des genres chez Lucien de Samosate* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 04 octobre 2020).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/2182>>. ISBN : 9782354571535.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2182>.

Les deux *Phalaris* de Lucien

L'hybridité au service de la satire

Émeline Marquis

Phalaris 1 et *Phalaris* 2 ne comptent pas parmi les œuvres les plus connues de Lucien et n'ont guère attiré l'attention de la critique¹. Ils sont pourtant d'un réel intérêt au regard de la poétique lucianesque : l'auteur donne à voir sa virtuosité oratoire en pratiquant le mélange des genres de discours.

Il s'agit de deux courtes pièces de respectivement quatorze et treize paragraphes ; toujours transmises à la suite l'une de l'autre, elles ouvrent le corpus des œuvres de Lucien dans la famille γ². Elles

1. Voir cependant Bruno KEIL, « Über Lukians Phalarideen », *Hermes* 48, 1913, p. 494-521 ; Jacques BOMPAIRE, *Lucien écrivain. Imitation et création*, Paris, De Boccard, 1958, p. 265-267 ; Serena BIANCHETTI, *Falaride e Pseudofalaride. Storia e leggenda*, Roma, L'Erma di Bretschneider, 1987, p. 111-113 et p. 157-161 (sur la différence entre les *Phalaris* de Lucien et les *Lettres de Phalaris*) ; Jacques BOMPAIRE, *Lucien. Œuvres*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 3-5 ; Vinko HINZ, *Nunc Phalaris doctum protulit ecce caput*, München/Leipzig, K. G. Saur, 2001, p. 78-94 (à partir de la p. 82, l'auteur se concentre sur le lien entre les deux textes de Lucien et les *Lettres de Phalaris*) ; Anne-Marie FAVREAU LINDER, « Le sophiste et son public dans les déclamations de Lucien », dans *Discorsi alla prova: atti del quinto colloquio italo-francese « Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati: contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa »*, éd. par G. Abbamonte, L. Miletti et L. Spina, Napoli, Giannini, 2009, p. 421-447.

2. C'est certainement un manuscrit de cette famille que Photios avait entre les mains pour lire Lucien. Il indique en effet au codex 128 de sa *Bibliothèque* (éd. Bekker, p. 96a 23-25) : Ἀνεγνώσθη Λουκιανοῦ ὑπὲρ Φαλάριδος καὶ νεκρικοὶ καὶ ἑταιρικοὶ διάλογοι διάφοροι καὶ ἕτεροι διαφόρων ὑποθέσεων λόγοι. Voir Maximilian ROTHSTEIN, *Quaestiones Lucianae*, Berlin, Mayer & Mueller, 1888, p. 28-29 ; Karl MRAS, *Die Überlieferung Lucians*, Wien, Sitzungsberichte der Österreichische Akademie der Wissenschaften, philos.-hist. Klasse 167.7, 1911, p. 230 ; Heinz-Günther NESSELRATH, « Luciani opera ed. M. D. Macleod, Tom. I-III, Oxford 1972 – 1980 », *Gnomon* 56, 1984, p. 577-609 (en part. p. 580) ; Émeline MARQUIS, « Les textes de Lucien à tradition simple » *Revue d'histoire des textes* n.s. 8, 2013, p. 1-36 (en part. p. 23-28).

s'inscrivent dans le même contexte: Phalaris³, le célèbre tyran sicilien du VI^e siècle avant notre ère, a fait parvenir à Delphes le fameux taureau de bronze réalisé par le sculpteur Périlaos pour en faire offrande à Apollon. *Phalaris* 1 rapporte le discours des messagers de Phalaris, qui se réduit presque exclusivement à la lecture d'une lettre du tyran: celui-ci fait son apologie devant les Delphiens et demande que son offrande soit acceptée. *Phalaris* 2 est le discours d'un Delphien encourageant ses auditeurs à accepter l'offrande de Phalaris.

Quel est le sens à donner à ces deux textes? Cela revient à poser deux questions:

- à quel(s) genre(s) se rattachent *Phalaris* 1 et 2?
- quelle image de Phalaris renvoient-ils?

Manifestement, Lucien dépasse le cadre de la simple déclamation en mêlant habilement les genres de discours: si *Phalaris* 1 relève principalement de la rhétorique du genre judiciaire (c'est une apologie) et *Phalaris* 2 du genre délibératif, ces deux textes prennent le contrepied de la vision traditionnelle de Phalaris, devenu l'archétype du tyran cruel. Ils visent à donner une nouvelle image de Phalaris: ils se rattachent en fait au genre épideictique et peuvent être lus comme un éloge paradoxal du tyran.

Mais *Phalaris* 2 invite à relire *Phalaris* 1 différemment. Et une autre hypothèse s'impose: y a-t-il vraiment une remise en cause de l'image traditionnelle de Phalaris? Il faut alors se demander si ces deux pièces ne relèvent pas plutôt de la satire. En jetant le doute sur la bonne foi des deux principaux orateurs, Lucien invite son lecteur à une réflexion sur la rhétorique et ses pouvoirs.

3. Sur Phalaris et sa légende, voir en particulier S. BIANCHETTI, *Falaride...*; Oswyn MURRAY, « Falaride tra mito e storia », dans *L'incidenza dell'antico. Studi in memoria di Ettore Lepore*, dir. par A. Storch Marino, L. Breglia Pulci Doria, C. Montepaone, Napoli, Luciano editore, 1995-1996, p. 165-180; V. HINZ, *Nunc Phalaris...*, p. 19-126; Gianfranco ADORNATO, « Phalaris: Literary Myth or Historical Reality? Reassessing Archaic Akragas », *American Journal of Archaeology* 116, N° 3, 2012, p. 483-506.

Le mélange des genres de discours : un éloge paradoxal plutôt original

Des genres délibératif et judiciaire...

À première vue, *Phalaris* 1 et *Phalaris* 2 constituent deux textes indépendants, appartenant à un même cadre rhétorique : celui de la déclamation (ce sont des suasoires). Ils sont unis par une même thématique, Phalaris et son offrande, et par une même visée : ce sont deux discours de type délibératif⁴, prononcés devant l'assemblée des Delphiens, pour les convaincre d'accepter l'offrande du tyran. Il y a en outre un lien chronologique : *Phalaris* 2 est postérieur à *Phalaris* 1, et il advient après un autre discours (non retranscrit) auquel l'orateur de *Phalaris* 2 s'oppose.

La construction de *Phalaris* 1 est assez subtile : en effet, l'essentiel du discours des messagers consiste en la lecture d'une lettre du tyran lui-même ; elle occupe les § 2 à 13 et constitue l'essentiel de l'argumentation. Pour persuader les Delphiens d'accepter son offrande, Phalaris entreprend de défendre son image en montrant que sa réputation de cruauté est infondée. Il s'agit d'une apologie, comme Phalaris le précise au début et la fin de sa lettre, en employant à plusieurs reprises le verbe ἀπολογέω-ω⁵ (au § 1 et au § 11). *Phalaris* 1 relève donc principalement de la rhétorique judiciaire⁶ ; les Delphiens sont placés dans la position de juges, devant lesquels Phalaris défend son comportement et ses actions passées. En premier lieu, Phalaris fait le récit de sa vie (§ 2-10). Ce récit comporte trois étapes : Phalaris se décrit d'abord comme un homme de bien et un citoyen modèle qui prend le pouvoir pour le salut de

4. Voir V. HINZ, *Nunc Phalaris...*, p. 80 : « Formal fallen Phalaris I und II in die Gattung der Deklamation (μελέτη), und zwar in deren Untergruppe der Suasorie. Innerhalb der Kategorie der genera dicendi sind beide Phalarideen dem γένος συμβουλευτικόν zuzuordnen. »

5. *Phal.* 11: ἡγοῦμαι γάρ, εἰ ὑμῖν ἀπολογησαίμην καὶ πείσαιμι μάτην ὠμός ὑπελιψῆσθαι, καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν δι' ὑμῶν ἀπολελογημένος ἔσεσθαι.

Phal. 1.11: Ταῦτα μὲν οὖν ὑπὲρ ἑμαυτοῦ ἀπολελόγημαι ὑμῖν.

Le texte grec et la traduction française adoptée dans les citations sont ceux de l'édition de la CUF : J. BOMPAIRE, J., *Lucien. Œuvres...*, p. 10-20 (*Phalaris* 1) et p. 24-29 (*Phalaris* 2).

6. Si *Phalaris* 1 est bien un discours de type délibératif, le cœur du discours vise à défendre le tyran sicilien ; de ce fait, *Phalaris* 1 emprunte de très nombreux éléments au genre judiciaire. Cependant, B. KEIL, « Über Lukians Phalarideen », p. 500, et J. BOMPAIRE, *Lucien. Œuvres...*, p. 4, vont trop loin en rattachant ce texte exclusivement au genre judiciaire. La description la plus précise est celle de V. HINZ, *Nunc Phalaris...*, p. 80.

sa cité (§ 2) ; il est ensuite un homme d'État bon et naïf, pour qui l'intérêt public prime et qui se caractérise par son évergétisme (§ 3). Mais alors qu'il songe à renoncer au pouvoir (§ 4), il est injustement victime d'un complot (§ 5) ; depuis lors, il a dû prendre des résolutions « nobles et viriles » pour assurer sa sécurité et punir ceux qui ont conspiré contre lui (§ 5-6). Voilà pourquoi il est accusé de cruauté : ses détracteurs mettent l'accent sur les punitions et les cruautés — prétendues — qu'elles comportent en oubliant la raison première de ces punitions. Après le récit vient l'argumentation (§ 7-9), fondée principalement sur l'opposition entre le juste et l'injuste : les peuples détestent le mot de tyrannie et cherchent à tuer le tyran, qu'il soit juste ou injuste, et même si certains tyrans sont des sages. Phalaris conclut alors la première partie de sa défense en mentionnant des étrangers à même de témoigner de son sens de la justice (§ 10), avant de passer à la justification de son offrande à Apollon (§ 11-13). Le magnifique taureau est un cadeau du bronzier Périlaos, conçu pour brûler vifs ceux qu'on y enfermait. Phalaris a fait subir à Périlaos le supplice du taureau — par un acte de justice — puis il a fait purifier l'objet avant de le faire porter comme offrande à Delphes.

Qu'en est-il de *Phalaris* 2 ? Le texte relève du genre délibératif, comme le rappelle le verbe βουλευέσθαι, employé à deux reprises pour caractériser l'activité des Delphiens (§ 10 et 11). Le sujet de la délibération est rappelé au § 2 : savoir s'il faut accepter ou renvoyer l'offrande de Phalaris (εἰ χρή δέχεσθαι τὸ ἀνάθημα ἢ ὀπίσω αὐτίς ἀποπέμπειν). L'orateur incite les Delphiens à accepter l'offrande. La construction du discours est plus confuse que celle de *Phalaris* 1⁷. Le premier paragraphe est introductif : l'orateur affirme son impartialité⁸, donne sa position (accepter l'offrande) et précise les enjeux de la délibération : la religion, l'intérêt commun et l'honneur de Delphes⁹. Ces trois enjeux constituent le fil rouge de l'argumentation ; l'orateur les entremêle au fur et à mesure qu'il développe son discours. Conformément aux attentes des auditeurs d'un discours

7. Ce qui a notamment conduit Keil à penser (à tort, selon nous) que *Phalaris* 2 est une matière composite faite de plusieurs morceaux de discours : voir B. KEIL, « Über Lukians Phalarideen », p. 505 et suivantes.

8. *Phal.* 2.1: Οὔτε Ἀκραγαντίνων, ὧ ἄνδρες Δελφοί, πρόξενος ὧν οὔτε ἰδιόξενος αὐτοῦ Φαλάριδος οὐτ' ἄλλην ἔχων πρὸς αὐτὸν ἢ εὐνοίας ἰδίαν αἰτίαν ἢ μελλούσης φιλίας ἐλπίδα.

9. *Phal.* 2.1: καὶ τὸ εὐσεβὲς ἅμα καὶ τὸ κοινῇ συμφέρον καὶ μάλιστα τὸ Δελφοῖς πρέπον προορώμενος ἀνέστην.

délibératif, l'orateur rappelle qu'il vise l'utile ; le suivre c'est adopter le meilleur parti (§ 10, ἀριστα βουλευέσθαι).

... au genre épидictique

Ainsi, si l'on y regarde de plus près, les deux *Phalaris* ont un lien assez étroit : si *Phalaris* 1 et 2 se rattachent au genre délibératif et *Phalaris* 1 également au genre judiciaire, pris ensemble, ces deux textes prennent une autre dimension : ils relèvent du genre épидictique. Tous deux cherchent à promouvoir une nouvelle image du tyran et constituent donc un éloge paradoxal¹⁰. Lucien, dans cette œuvre, fait la démonstration de sa maîtrise rhétorique. Non seulement il prend la défense et fait l'éloge d'un personnage moralement blâmable, mais il choisit de louer un des pires tyrans que l'histoire ait jamais connu, un personnage à la légende noire, devenu l'archétype du tyran cruel.

Lucien est parfaitement au fait de cette image traditionnelle de Phalaris. Ce sont ces traits qu'il reprend lorsqu'il mentionne Phalaris ailleurs dans son œuvre. Dans le livre 2 des *Histoires vraies* (§ 23), les criminels châtiés dans le séjour des impies se libèrent de leurs fers et attaquent l'île des Bienheureux : à leur tête se trouvent Phalaris et d'autres tyrans célèbres, Busiris l'Égyptien, Diomède de Thrace, et les brigands Skeiron et Pityocampètes. Phalaris est donc le modèle de ces âmes damnées qui souffrent mille maux aux Enfers. Dans *La Double Accusation*, § 8, Hermès rassure la Justice alors qu'ils descendent sur Terre : la société des hommes a changé ; la mort a emporté tous les Skeiron, les Pityocampètes, les Busiris et les Phalaris que la Justice redoutait autrefois. Et dans *Sur la mort de Pérégrinos*, § 21, être jeté dans le taureau de Phalaris est opposé à une mort facile et rapide : le taureau est donc synonyme de souffrances et de tourments ; et l'on y meurt de manière effroyable. Lucien reprend dans ces textes l'image négative que la tradition nous a conservée¹¹, une tradition établie dès Pindare, qui dit de Phalaris (*Pythique* I, Ép. 5) :

τὸν δὲ ταύρω χαλκῷ καυτῆρα νηλέα νόον
ἔχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις.

10. S'il n'est pas certain que Lucien ait produit là une apologie absolument originale, la promotion d'une image entièrement nouvelle de Phalaris ne semble pas attestée avant l'époque impériale. Voir en particulier V. HINZ, *Nunc Phalaris...*, p. 78-79.

11. Sur les principaux témoins littéraires de la légende Phalaris, voir S. BIANCHETTI, *Falaride...*, p. 101-137 ; V. HINZ, *Nunc Phalaris...*, p. 47-98.

Et celui qui, d'un cœur impitoyable, faisait brûler ses victimes dans le taureau d'airain, Phalaris, garde partout une mémoire exécrée.

C'est au regard de cet intertexte qu'il faut apprécier la virtuosité de Lucien dans les deux *Phalaris*. Les points sur lesquels Phalaris se défend (ou est défendu par le Delphien) sont justement ceux qui caractérisent son portrait habituel¹².

La défense de Phalaris, dans le premier discours, tourne à l'éloge. Trois aspects ressortent du portrait que Phalaris brosse de lui-même : la noblesse de son caractère ; ses qualités d'homme d'État et sa piété.

Phalaris mentionne tout d'abord sa naissance et son éducation (§ 2) : « Pour ma part, je n'étais pas l'un des derniers à Acragas, mais autant que quiconque bien né, élevé en homme libre, attentif à m'instruire ». Son caractère est celui d'un modéré et d'un démocrate (§ 2). Phalaris affirme son opposition à la violence, la grossièreté, la démesure et l'arrogance (§ 2). Il se défend ainsi d'avoir les traits de caractère qu'on attribue traditionnellement au tyran. Dès le § 3, Phalaris souligne son humanité (φιλανθρωπία), sa douceur (πραότης), sa politesse (ἡμερος), son égale considération pour chacun (ισοτιμία). Les mêmes termes sont repris dans la suite du discours (§ 5, 6, 7 et § 10) et Phalaris les résume au § 8 en se décrivant comme un homme bon par nature (ἀνδρὶ γὰρ φύσει μὲν ἀγαθῷ).

C'est ensuite l'homme d'État qui est loué : Phalaris fait passer l'intérêt de la cité avant tout. Ainsi, sa prise de pouvoir assure aussi bien son salut personnel, face aux attaques de ses adversaires que le salut de la cité, en proie à la *stasis* (§ 2). Contrairement aux anciennes autorités, il a le souci de la chose publique (§ 3) :

[...] ὑδάτων τε ἐπιρροαῖς ἀνεκτησάμην καὶ οἰκοδομημάτων ἀναστάσειν ἐκόσμησα καὶ τειχῶν περιβολῇ ἐκράτυνα καὶ τὰς προσόδους, ὅσαι ἦσαν κοιναί, τῇ τῶν ἐφεστώτων ἐπιμελείᾳ ῥαδίως ἐπηύξησα καὶ τῆς νεολαίας ἐπεμελούμην καὶ τῶν γερόντων προϋνόουν καὶ τὸν δῆμον ἐν θέαις καὶ διανομαῖς καὶ πανηγύρεσι καὶ δημοθoinαῖς διηγόν,

[...] je restaurai donc [la cité] par des adductions d'eau, je la parai par la construction d'édifices, je la fortifiai par une enceinte de murs, et j'accrus aisément les revenus — ceux qui étaient publics — par

12. Voir notamment S. BIANCHETTI, *Falaride...*, p. 111-113.

les soins des responsables. Je m'intéressais aux jeunes et je me préoccupais des vieux. J'entretenais le peuple de spectacles, de fêtes solennelles et de banquets publics.

Très philosophe, Phalaris ne souhaite pas le pouvoir, il le conçoit comme une charge à laquelle il regrette de ne pouvoir renoncer, et se présente comme un rêveur naïf face à l'organisation et aux menaces des comploteurs, qui « combinaient des conjurations, rassemblaient des armes, ramassaient de l'argent, rameutaient les voisins de la cité et envoyaient des messagers en Grèce¹³ » (§ 4). Même face à ses ennemis, Phalaris ne se départit pas de son souci de justice et de sa clémence. Il s'étend ainsi sur les conditions justes et impartiales dans lesquelles les comploteurs ont été condamnés (§ 6) : « J'ai convoqué les coupables, je leur ai donné le droit de parler, j'ai apporté les preuves et je les ai confondus sur tous les points¹⁴ ». Malgré cela, il en a épargné certains, en souvenir de leur camaraderie (§ 9). Souverain modèle, Phalaris affirme préférer mourir que de punir des innocents (§ 9). Et le récit concernant le taureau est une autre manière de prouver son sens de la justice (§ 12, noter le vocabulaire employé par Phalaris : δίκαια ἔπασχεν, « il avait un juste sort » ; τὴν δικαιοσύνη τὴν ἐμήν, « mon acte de justice » ; τὴν πρέπουσαν τιμωρίαν, « le châtiment adéquat »). D'ailleurs, contrairement à ce que pensent ses détracteurs, la taureau n'a jamais fait d'autres victimes.

Phalaris ne loue pas seulement ses actions. Il souligne à loisir les exactions qu'il ne commet pas, pour mieux combattre cette noire réputation qui est la sienne (§ 3) : ni meurtres, ni proscriptions ni confiscations ; ni viols, ni rapt, ni arrestations. Lorsque Phalaris doit mentionner des actions moins reluisantes, les châtements et punitions qu'il a distribués, pour minimiser sa responsabilité, il invoque la nécessité : la punition est un outil indispensable pour les législateurs en général et pour les tyrans en particulier (§ 8) ; il est donc contraint de sévir (§ 8) ; il punit malgré lui (§ 14, ἀκοντος κολάζειν ἡναγκασμένου).

13. *Phal.* 1.4 : Οἱ δὲ ἥδη τε συνίσταντο ἐπ' ἐμέ καὶ περὶ τοῦ τρόπου τῆς ἐπιβουλῆς καὶ ἀποστάσεως ἐσκοποῦντο καὶ συνωμοσίας συνεκρότουσαν καὶ ὅπλα ἡθροίζον καὶ χρήματα ἐπορίζοντο καὶ τοὺς ἀστυγείτονας ἐπεκαλοῦντο καὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα παρὰ Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους ἐπρεσβεύοντο.

14. *Phal.* 1.6 : Μετασπειλάμενος τοὺς αἰτίους καὶ λόγου μεταδούς αὐτοῖς καὶ τοὺς ἐλέγχους παραγαγὼν καὶ σαφῶς ἐξελέγξας ἕκαστα.

Enfin, dans les derniers paragraphes de son apologie, Phalaris fait l'éloge de sa piété : § 1, il prend Apollon à témoin de la véracité de ses dires ; § 4, c'est grâce aux songes envoyés par le dieu pythien que le complot contre lui a échoué ; § 11, son premier mouvement devant la beauté du taureau, a été de l'envoyer comme offrande au dieu. En particulier, Phalaris explique avoir fait retirer Périlaos encore vivant du taureau, afin de ne pas le souiller et de l'avoir fait purifier (§ 12). Cette version modifiée de la légende vise à faire ressortir encore la piété du tyran. Le lecteur se demande cependant, si Phalaris n'en fait pas un peu trop.

En fait, non seulement Phalaris fait son propre éloge (cf. § 11 où il conclut que ses actions sont davantage dignes d'éloge que de haine), mais, en outre, il souligne que d'autres le louent également : il n'hésite pas à relayer les éloges qu'il reçoit. Ainsi au § 2, il fait état du « grand nombre de gens [qui] approuvaient [s]on action » ; § 10, il rappelle que Pythagore lui-même a loué sa justice et plaint sa nécessaire rigueur. Parfois l'éloge arrive de manière plus discrète, comme au § 6 : comparant la manière dont il punit les comploteurs aux châtiments que subissent les sacrilèges à Delphes, il remarque que « tous loueront la rigueur des Delphiens¹⁵ ». Il n'est pas difficile de comprendre que d'après lui, la rigueur de Phalaris devrait également être louée.

A priori, *Phalaris* 2 va dans le même sens que *Phalaris* 1. L'orateur commence son discours en louant « l'exposé raisonnable et mesuré » des messagers et il reprend même des éléments de langage utilisés par Phalaris à l'égard du taureau : « un très grand art, une invention très perverse, un juste châtiment ». *Phalaris* 2, lui aussi, tourne pour partie à l'éloge. Il paraît prendre la suite de *Phalaris* 1, car c'est essentiellement la piété de Phalaris que le Delphien met en exergue au début de son discours. Dès le premier paragraphe, Phalaris est décrit comme un prince pieux (ἄνδρα δυνάστην εὐσεβοῦντα) ; et l'orateur delphien demande à l'assemblée de ne pas fermer l'accès du sanctuaire aux gens pieux (§ 3, τοῖς εὐσεβοῦσι). En outre, il est évident qu'Apollon agréé la piété de Phalaris (§ 5, τὴν τοῦ μονάρχου εὐσέβειαν) puisqu'il a permis que l'objet arrive à bon port. L'orateur conclut cet aspect de son argumentation en affirmant qu'après un si magnifique cadeau, il serait impensable qu'on puisse recevoir un vote de condamnation

15. *Phal.* 1.6: πάντες ἐπαινέσονται ὑμῶν τὴν κατὰ τῶν ἀσεβοῦντων ὀμότητα.

pour salaire de sa piété (§ 5) : le pronom indéfini sujet de la phrase renvoie bien sûr à Phalaris.

Ainsi, *Phalaris* 1 comme *Phalaris* 2 (dans sa première moitié) cherchent à prendre le contrepied de l'image traditionnelle de Phalaris, en produisant un éloge paradoxal du tyran. Ils le présentent comme un homme au caractère bon et pieux, chef d'État avisé et évergète, habité d'un souci de la justice et qui sait aussi se montrer clément, même si sa position le contraint à châtier avec rigueur les criminels. Si les orateurs des deux *Phalaris* explorent de nouvelles voies et font l'éloge du tyran, Lucien porte-t-il réellement un jugement positif sur Phalaris ? Remet-il vraiment en cause l'image traditionnelle de ce dernier¹⁶ ?

Comment faut-il lire ces deux pièces ?

Cette question revient à s'interroger sur le sens qu'il faut donner à ces deux textes. Or une lecture plus attentive de *Phalaris* 2 apporte un éclairage nouveau sur *Phalaris* 1.

Les ambiguïtés du discours du Delphien

On a vu que *Phalaris* 2 a le même but que *Phalaris* 1 : l'orateur encourage ses concitoyens à accepter l'offrande. Cependant, les arguments développés dans la seconde partie du texte sont très différents de ceux abordés au début (la piété du tyran). Plus précisément, les arguments avancés ensuite n'ont rien à voir ni avec le caractère du tyran, ni avec la défense qu'il a présentée. Les vraies raisons sont tout autres : les Delphiens tirent leurs ressources du sanctuaire et ils ne doivent surtout pas créer un précédent qui serait défavorable à leur économie. Contrairement à *Phalaris* 1, le champ lexical de la justice est presque absent de *Phalaris* 2. L'orateur évacue entièrement cette question en prônant la non-ingérence des Delphiens dans les affaires d'autrui et le libre accès du sanctuaire à tous. Les Delphiens ont un rôle de prêtres et non de juges (§ 7, ἀντὶ ἱερῶν ἥδη δικάσται εἶναι). Ils doivent rejeter tout ce qui relève de l'examen et du jugement : ainsi, il récuse une cité qui soumettrait les donateurs à l'épreuve du vote des juges

16. Dans la bibliographie consultée, aucun critique n'envisage que Lucien puisse mettre à distance ses personnages et que *Phalaris* 1 et 2 aient une dimension satirique.

(§ 3, καὶ ψήφῳ καὶ δικαστηρίῳ δοκιμάζουσιν) et en retour d'un présent magnifique répondrait par un vote de condamnation (§ 5, καταδικάζουσιν ἐκ τοῦ ἱεροῦ ψήφῳ); et il raille l'idée d'une loi qui chercherait à tracer l'origine des offrandes (§ 9, φυλοκρινεῖν τὰ ἀναθήματα καὶ γενεαλογεῖν τα πεμπόμενα). Le vocabulaire de l'examen et du jugement est encore très abondant dans les derniers paragraphes du texte (§ 12 et 13) où il est employé de manière ironique par l'orateur (κρίνεσθαι, ἐξετάζεσθαι, ἐξεταστάς, δοκιμαστάς, δοκιμασθησομένων). Donc, d'une part, la défense de Phalaris laisse place à des arguments de type économique, ce qui laisse penser que les arguments avancés dans le premier discours n'ont aucune chance de convaincre car personne n'est dupe: l'orateur préfère donc avancer sur un autre terrain. D'autre part, le discours même de l'orateur contient des éléments qui remettent en cause la *persona* adoptée par Phalaris et rappelle les éléments qui font de lui un tyran. En effet, au § 6, l'orateur delphien se lance dans une réfutation pleine de mauvaise foi de l'homme qui l'a précédé sur l'estrade:

Ὁ μὲν οὖν τάναντία μοι ἐγνωκώς, καθάπερ ἐκ τοῦ Ἀκράγαντος ἄρτι καταπεπλευκώς, σφαγὰς τινὰς καὶ βίας καὶ ἀρπαγὰς καὶ ἀπαγωγὰς ἐτραγώδει τοῦ τυράννου μόνον οὐκ αὐτόπτης γεγενῆσθαι λέγων, ὃν ἴσμεν οὐδ' ἄχρι τοῦ πλοίου ἀποδεδημηκότα.

Sans doute celui qui a opiné dans un sens contraire au mien, comme s'il débarquait juste au retour d'Acragas, dramatisait quelques meurtres, violences, rapt et arrestations du tyran, prétendant qu'il en avait été presque le témoin oculaire. Mais nous savons qu'il ne s'est même pas déplacé jusqu'au bateau.

Selon l'orateur, le témoignage de cet homme ne vaut rien: il n'a jamais quitté Delphes et ne s'est jamais rendu en Sicile. L'orateur va encore plus loin en récusant par avance le témoignage éventuel de victimes de Phalaris: on ne peut savoir si elles disent vrai. La manière dont ces accusations sont réfutées — c'est-à-dire en tentant de décrédibiliser leurs témoins — laisse penser qu'elles sont véridiques. La lecture du § 7 ne fait que confirmer cette impression. L'orateur ajoute en effet: « Si de tels événements ont bien lieu en Sicile, il n'y a pas nécessité que les Delphiens s'en mêlent¹⁷. »

17. *Phal.* 2.7: Εἰ δ'οὖν τι καὶ πέπρακται τοιοῦτον ἐν Σικελίᾳ, τοῦτ' οὐ Δελφοῖς ἀναγκαῖον πολυπραγμονεῖν.

L'emploi de l'indicatif laisse entendre que l'orateur lui-même considère que les faits sont avérés; le paragraphe qui précède est purement rhétorique. De plus, ces accusations de meurtres, de violences et de rapt entrent en écho avec *Phalaris* 1, et éclairent sous un autre jour les déclarations de Phalaris, décrivant tout ce qui lui était odieux au début de son gouvernement (*Phalaris* 1, § 3). Cela nous rappelle que Phalaris parle au passé et que son comportement irréprochable décrit au § 2 était nuancé par l'ajout d'une indication temporelle: « dans cette période précédente de ma vie » (τῷ προτέρῳ ἐκείνῳ βίῳ). Si les crimes rapportés dans *Phalaris* 2 sont avérés, cela suggère soit que la seconde période (celle de la tyrannie) est le pendant sombre de la première, son double inversé (Phalaris a alors bien changé), soit que Phalaris a perverti la vérité dans sa lettre: dans tous les cas, ces crimes pointent vers un tyran qui laisse désormais libre cours à son pouvoir arbitraire et absolu, bien loin de l'image du juste monarque qu'il cherche à donner de lui.

En outre, la manière même dont l'orateur nomme Phalaris est significative. Au début de son discours, il reprend les éléments de langage de Phalaris lui-même et utilise le terme δυνάστης (§ 1); ensuite il le nomme μόναρχος (§ 5). Le terme de tyran appliqué à Phalaris apparaît pour la première fois au § 6, dans ce qui peut passer pour du discours indirect libre: « Celui qui a opiné dans un sens contraire au mien [...] dramatisait quelques meurtres, violences, rapt et arrestations du tyran. » L'orateur ne ferait-il que reprendre le discours du témoin? La suite prouve le contraire. Au § 7, l'orateur affirme que les Delphiens ne doivent pas jouer les juges en examinant « si des gens d'au-delà de la mer Ionienne sont gouvernés par un tyran juste ou injuste¹⁸ ». Cette fois, le qualificatif reflète l'opinion de l'orateur lui-même. C'est bien à Phalaris que songe l'orateur et il envisage la possibilité d'un pouvoir injuste. Et au § 11, pour rappeler que Phalaris n'est qu'un cas particulier à une question plus générale: il parle de Φάλαρις τύραννος. Ainsi, un glissement s'effectue dans le discours de l'orateur: de dynaste, on passe à monarque puis à tyran, et un tyran dont l'injustice est envisagée.

Si la défense de Phalaris est à ce point battue en brèche par l'homme lui-même qui va dans son sens, on imagine aisément ce que le reste de l'auditoire a dû en penser: le discours de Phalaris

18. *Phal.* 2.7: εἴ τινες τῶν ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον δικαίως ἢ ἀδίκως τυραννοῦνται.

est plein de mauvaise foi, de démagogie et de tromperie. De fait, le Delphien nous rappelle au § 6 qu'un orateur s'est d'abord élevé contre le discours de Phalaris. On imagine aisément qu'il a critiqué l'apologie de Phalaris, forçant ainsi l'orateur de *Phalaris* 2 à trouver une autre ligne de défense.

Phalaris se trahit lui-même

Phalaris 2 conduit ainsi à relire *Phalaris* 1 sous un autre jour. Il invite à une lecture critique du texte, à la mise en doute et au scepticisme vis-à-vis des déclarations fallacieuses du tyran. Ce qui est mis en lumière, c'est l'aspect particulièrement sophistique du discours de Phalaris.

Certains éléments mineurs laissent tout d'abord penser que Phalaris enjolive son discours, tourne les faits à son avantage. Ainsi, au § 4, il remercie en particulier Apollon de l'avoir protégé et averti par des songes du complot qui se préparait contre lui (καὶ μάλιστα γὰρ ὁ Πύθιος ὄνειράτα τε προδείξας). Mais il ajoute ensuite καὶ τοὺς μηνύσοντας ἕκαστα ἐπιτέμπων: Apollon lui a aussi envoyé des hommes à même de les lui interpréter. Or, si le verbe μηνύω a bien le sens de « révéler », il peut aussi signifier « dénoncer ». Il est aisé de penser que Phalaris joue à dessein sur l'ambivalence du verbe, et que c'est probablement par le biais de dénonciations que le complot a été dévoilé. Un autre exemple se trouve au § 10, lorsque Phalaris mentionne la présence de guetteurs et d'informateurs dans les ports pour savoir qui arrive et d'où (ὅς γε καὶ σκοποὺς ἐπὶ τῶν λιμένων ἔχω καὶ πευθῆνας, καὶ τίνες καὶ ὅθεν καταπεπλεύκασιν): la raison de cette surveillance est d'après Phalaris, de « les raccompagner avec les honneurs qu'ils méritent » (ὥς κατ'ἄξιαν τιμῶν ἀποπέμποιμι αὐτούς). Si l'on fait abstraction de la raison alléguée par Phalaris, seuls restent les faits: Phalaris fait étroitement espionner et surveiller les étrangers qui arrivent dans sa cité.

D'autres éléments relevant de l'argumentation conduisent à s'interroger sur la manipulation à l'œuvre dans le discours de Phalaris. Il y a, semble-t-il des contradictions dans le tableau qu'il brosse. Ainsi, s'il se décrit comme un démocrate soucieux du bien public aux § 2 et 3, et comme un homme qui a réussi à rallier la majorité des citoyens à son parti, il précise ensuite qu'il est entouré d'hommes qui le haïssent et qui complotent contre lui, et il n'a que mépris pour les peuples car ils ne veulent que tuer les tyrans

qu'ils détestent par principe (§ 7). Par ailleurs, il conclut son récit en espérant ne plus avoir à punir (§ 13, ἀναθήσω δὲ καὶ ἄλλα πολλάκις, ἐπειδάν μοι παράσχη μηκέτι δεῖσθαι κολάσεων), mais il a un peu plus tôt comparé sa situation à la fable de l'hydre de Lerne : « plus nous tranchons, plus nombreuses repoussent nos raisons de punir ». Surtout, Phalaris insiste sur sa légitimité à punir les comploteurs et sur le procès en bonne et due forme qui a précédé le châtement. Mais il confirme en creux que sa réputation de tyran cruel n'est pas usurpée lorsqu'il précise incidemment qu'il les a châtiés « en manifestant son indignation » (ἡμυνόμην ἀγανακτῶν) et qu'il n'a ensuite cessé de châtier tous ceux qui se sont opposés à lui (ἐκείνων δὲ τοὺς αἰεὶ ἐπιβουλεύοντάς μοι κολάζων). Ce qu'il laisse sous silence, à savoir la manière de châtier et le nombre de personnes concernées, est finalement suggéré par l'image violente de l'hydre (§ 8) :

[...] φέρειν δὲ ἀνάγκη καὶ τὸ ἀναφυόμενον ἐκκόπτειν αἰεὶ καὶ ἐπικαίειν νῆ Δία κατὰ τὸν Ἰόλεων, εἰ μέλλομεν ἐπικρατήσειν·

[...] et l'on est obligé d'en prendre son parti et de retrancher à chaque fois ce qui repousse et de brûler, par Zeus, à la façon d'Iolaos, si l'on veut l'emporter.

Phalaris en vient à se trahir lui-même, et à révéler malgré lui sa vraie nature, celle d'un tyran cruel, au fur et à mesure de son discours. Ainsi, au § 10, parlant de lui, il s'adresse aux Delphiens en usant d'une question rhétorique :

Εἴτα οἴεσθε τὸν πρὸς τοὺς ὀθνείους φιλάνθρωπον οὕτως ἀδίκως τοῖς οἰκείοις προσφέρεισθαι, εἰ μὴ τι διαφερόντως ἡδίκητο;

Dès lors pensez-vous qu'un homme qui est si bienveillant pour les étrangers se conduise avec injustice à l'égard de ses proches, à moins d'être la victime d'une particulière injustice ?

Non seulement la bienveillance de Phalaris à l'égard des étrangers n'a, comme on l'a vu, rien d'assuré, mais surtout Phalaris reconnaît dans ce passage agir de manière totalement injuste, même s'il insiste sur les raisons qu'il a de punir. Le même procédé est à l'œuvre au § 8, et révèle le plaisir qu'éprouve Phalaris à châtier. Phalaris justifie ses exactions par le fait que ses raisons de punir sont légitimes :

Ὅλως δέ, τίνα οἶεσθε οὕτως ἄγριον ἢ ἀνήμερον ἄνθρωπον εἶναι
ὥς ἡδεσθαι μαστιγοῦντα καὶ οἰμωγῶν ἀκούοντα καὶ σφαττομένους
ὀρώντα, εἰ μὴ ἔχοι τινὰ μεγάλην τοῦ κολάζειν αἰτίαν;

Bref, quel homme est, à votre avis, assez cruel et sauvage pour se
plaître à fouetter, à écouter les gémissements, à regarder les assassi-
nats, sans avoir une sérieuse raison de punir ?

Si l'on fait abstraction de ses motifs, Phalaris avoue dans ce passage être un homme sauvage et cruel, qui observe avec délectation la souffrance d'autrui; et le détail des souffrances infligées renforce encore l'image d'un Phalaris sadique et pervers. Dès lors, le morceau de bravoure qui suit, où Phalaris se décrit pleurant et se lamentant d'avoir à punir (§ 8), et préférant mourir que d'avoir à punir des innocents (§ 9) perd une grande partie de son efficacité: son caractère fallacieux et sophistique saute aux yeux. Phalaris en fait trop, et le lecteur rirait presque de la virtuosité avec laquelle Phalaris reformule les théories platoniciennes, si elle ne révélait pas son absence totale de scrupule et sa noirceur d'âme. Enfin, l'épisode du taureau (§ 11) est aussi tout à fait révélateur de la vraie nature de Phalaris. En effet, il dit de Périlaos :

Οὗτος πάμπλου τῆς ἐμῆς γνώμης διημαρτηκῶς ὤετο χαριεῖσθαι
μοι, εἰ καινὴν τινα κόλασιν ἐπινοήσειεν, ὥς ἐξ ἅπαντος κολάζειν
ἐπιθυμοῦντι.

Il était dans l'erreur la plus complète sur mon caractère et il pensait
me faire plaisir en inventant quelque châtiment inédit, comme si je
désirais châtier par tous les moyens.

Périlaos s'est-il vraiment trompé sur le caractère de Phalaris ? D'ailleurs, seraient-ils si nombreux à se tromper sur son compte ? Le jugement de Périlaos ne porte-il pas plutôt sur des faits avérés ? Phalaris a lui-même révélé au § 8 son « plaisir » à punir ; le bronzier ne fait donc que répondre à ses désirs. Et la nécessité de trouver un châtiment nouveau n'est qu'un rappel de la fréquence et de la variété des châtiments utilisés par Phalaris contre ses adversaires. Lucien suggère bien que la cruauté de Phalaris n'est pas un mythe. D'ailleurs, n'est-elle pas évoquée comme un fait par Pythagore (§ 10), plaignant la cruauté nécessaire du tyran (ἐλεῶν τῆς ἀναγκαίας ὠμότητος) ?

Lucien dans les deux *Phalaris* semble bien se moquer de son personnage, en minant la défense de ce dernier. Le tyran se trahit par ses tentatives même de justification, tout comme le fait son défenseur delphien. Et leur argumentation respective paraît pure sophistique. De ce point de vue, il me semble qu'on distingue dans *Phalaris* 1 deux clins d'œil de Lucien à son lecteur. Au § 6, Phalaris cherche à s'attirer la bienveillance des Delphiens, en comparant ses châtiments aux leurs : les Delphiens précipitent leurs sacrilèges du haut d'une roche. Or, la légende veut qu'Ésope se soit moqué des Delphiens qui, au lieu de cultiver la terre, vivaient des offrandes du sanctuaire, et que ceux-ci, pour se venger, l'aient injustement accusé du vol d'un cratère d'or dédié à Apollon, et l'aient précipité du haut de la roche Hyampeia. S'il a cette référence en tête, le lecteur de Lucien établit un parallèle différent de celui souhaité par Phalaris : tout comme l'acte de vengeance des Delphiens, les châtiments de Phalaris sont injustes et cruels. Et pour finir, il faut revenir sur l'appel à la divinité du premier paragraphe. Il y a là un deuxième clin d'œil de Lucien à son lecteur :

Καλῶ δὲ ὦν ἐρῶ τὸν θεὸν αὐτὸν μάρτυρα, ὃν οὐκ ἔνι δὴ που παραλογίσασθαι καὶ ψευδεῖ λόγῳ παραγαγεῖν· ἀνθρώπους μὲν γὰρ ἴσως ἐξαπατῆσαι ῥᾶδιον, θεὸν δέ, καὶ μάλιστα τοῦτον, διαλαθεῖν ἀδύνατον.

Et je prends à témoin de ce que je vais dire le dieu lui-même. Il n'est pas possible, j'imagine, de l'induire en erreur et de l'égarer par un discours mensonger, car s'il est aisé sans doute de tromper les hommes, il est impossible d'échapper à l'attention d'un dieu, et surtout de celui-ci.

Dans ce passage, Lucien joue avec son lecteur. Il fait annoncer à Phalaris exactement ce qu'il va faire : tromper les hommes et les égarer par un discours mensonger. Phalaris clame sa bonne foi, cependant, en assurant qu'un homme ne saurait tromper Apollon, et que son impiété serait châtiée. Or, selon la tradition, Phalaris a subi une fin violente. On peut dès lors légitimement douter de la bienveillance du dieu à son égard.

Les soupçons qui pèsent sur l'orateur delphien

Si une lecture critique de *Phalaris* 2 apporte un nouvel éclairage sur la manière dont il faut interpréter *Phalaris* 1, la réciproque est également vraie. Par un dernier effet de rebond, la mise en évidence

du caractère fallacieux et manipulateur du premier discours n'est pas sans conséquence pour l'appréciation du second discours. La remise en cause de l'*ethos* de Phalaris déteint, pour ainsi dire, sur celui de l'orateur delphien. Ce dernier se révèle finalement être un arriviste intéressé et sans scrupule. Son goût pour les richesses et tout ce qui est clinquant transparaît dans ses remarques relatives au « magnifique présent » de Phalaris (§ 5, μεγαλοπρεπές οὕτω δῶρον), aux autres offrandes des puissants, « l'or, l'argent, tous les autres objets précieux » (§ 11, καὶ χρυσὸς καὶ ἄργυρος καὶ ὅσα ἄλλα τίμια) ou aux richesses qui remplissent le sanctuaire (§ 12, ὅσων ἀγαθῶν ἐμπέπλησται τὸ ἱερόν). Comment peut-il prendre le parti de Phalaris alors qu'il n'est pas dupe de la véritable nature du tyran ? C'est qu'il n'a aucun souci de la justice et que son intérêt personnel prime. Il exprime en définitive un point de vue particulièrement cynique : la religion et l'honneur de Delphes (§ 3, τῆς δημοσίας εὐκλείας) pèsent en réalité bien moins que les considérations économiques ; c'est des offrandes que Delphes tire sa prospérité et non seulement la cité mais encore chaque Delphien y trouve son avantage (§ 10, τῶν συμφερόντων τῷ τε κοινῷ ἡμῶν καὶ ἰδίᾳ ἐκάστῳ Δελφῶν). L'orateur delphien n'est pas ennemi de ses intérêts, bien au contraire. Et de ce fait, les premiers mots du texte, dans lesquels l'orateur affirme son absence de liens avec Phalaris et l'indépendance de son jugement, pourraient résonner comme un appel voilé à la générosité du tyran (§ 1) :

Οὔτε Ἀκραγαντίνων, ὧ ἄνδρες Δελφοί, πρόξενος ὦν οὔτε ιδιόξενος αὐτοῦ Φαλάριδος οὔτ' ἄλλην ἔχων πρὸς αὐτὸν ἢ εὐνοίας ἰδίαν αἰτίαν ἢ μελλούσης φιλίας ἐλπίδα

Je ne suis point, Delphiens, proxène des Agrigentins ni hôte privé de Phalaris personnellement, je n'ai point par ailleurs de motif particulier de sympathie à son égard ni d'espoir d'une future amitié.

L'orateur delphien peut escompter des bénéfices de son intervention en faveur de Phalaris. Les messagers de Phalaris n'ont-ils pas terminé leur discours en rappelant le bien que Phalaris prodigue aux Delphiens, de manière publique comme privée¹⁹, soulignant ainsi, de manière discrète, que Phalaris pratique abondamment la

19. *Phal.* 1.14: ἵκετεῦσμεν ὑμᾶς ἡμεῖς οἱ Ἀκραγαντῖνοι Ἑλληνές τε ὄντες καὶ τὸ ἀρχαῖον Δωριεῖς, προσέσθαι τὸν ἄνδρα φίλον εἶναι ἐθέλοντα καὶ πολλὰ καὶ δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ ἕκαστον ὑμῶν εὖ ποιῆσαι ὠρμημένον.

corruption ? En tout cas, le discours du Delphien éveille la suspicion du lecteur à son égard.

Pour conclure, les deux *Phalaris* constituent bien une unité, en ce qu'ils proposent une réflexion sur l'art oratoire. Plus précisément, ils montrent les pouvoirs et les dangers de la rhétorique. Grâce à sa maîtrise oratoire, un tyran cruel se ferait presque passer pour un ange, et un orateur arriviste et dénué de scrupule pour un conseiller désintéressé, soucieux du bien commun et de l'honneur de sa cité.

Ainsi, Lucien met le mélange des genres au service de la satire. Les deux *Phalaris* vont au-delà de la simple déclamation (mêlant genre délibératif et judiciaire). S'ils relèvent bien du discours épideictique, ils proposent plus cependant qu'un éloge paradoxal. Car en définitive ils ne donnent pas à lire une nouvelle image du tyran. Phalaris est bien injuste et cruel, et sa réputation n'a rien d'usurpée ; en revanche, c'est un sophiste habile et son acolyte delphien n'a rien à lui envier. Dans ces deux textes, Lucien met en scène, pour mieux les condamner, deux orateurs qui sont des rhéteurs consommés.